

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 89

Artikel: Le conte du dimanche : La barque
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249019>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« sement, quand ils voient ses membres palpiter sous la dent qui les déchire, et l'arène inondée de sang. Bienveillants au tigre, ils excitent sa fureur, comme si eux-mêmes allaient se rassasier avec lui de la chair et du sang de l'homme ».

On entretenait aussi à Rome pour les faire combattre à mort entr'eux des milliers d'hommes, qu'assez souvent (nombre d'auteurs païens nous l'attestent) on avait soin d'engraisser avant de les faire aller mourir dans l'arène sanglante des gladiateurs. Dans ces combats, des centaines et même des milliers d'hommes à la fois, l'épée nue, étaient mis aux prises deux à deux. Les spectateurs au nombre souvent de 150 000, tressaillaient d'allégresse et dans une joie délirante s'écriaient : *il en tient*, hoc habet, lorsqu'ils voyaient quelques combattants recevoir de graves blessures, ou que le vainqueur tenant le vaincu sous son genou, se disposait à lui enfoncer l'épée dans la gorge. Si le gladiateur ne combattait que mollement ou faisait mine de vouloir désertier la lutte, aussitôt de cette foule saisie et exaspérée de colère, de ces milliers de poitrines d'hommes et de femmes, éclataient comme un tonnerre, ces cris redoublés : *Occide, verbera, ure, frappez, tuez brûlez*. Ce dernier mot de *brûler*, rappelle le fer chaud que tenaient à la main, des gardiens postés aux barrières, prêts à l'imprimer brûlant sur les épaules du gladiateur qui eût cédé à la tentation de se dérober et de s'enfuir. Mais, le cas était rare.

(A suivre).

G. MARTIN
curé de Pleigne.

LE CONTE DU DIMANCHE

LA BARQUE

I

Assis tous deux en face de la mer qui semblait à cette heure matinale chanter pour eux seuls son éternelle chanson, les jeunes gens laissaient leurs regards errer à l'aventure sur l'immense nappe d'eau que le soleil pailletait d'or.

Tout à coup, Pascal releva la tête et prit la main de la jeune fille dans la sienne.

C'est aujourd'hui, lui dit-il d'une voix émue, que tu dois me rendre réponse, l'en souviens-tu, Tiennette ?

— C'est vrai... balbutia-t-elle.

— Eh bien alors ?

— Eh bien... plus je réfléchis et plus ça m'inquiète. Je t'aime, Pascal, mais n'empêche que c'est quasi une folie de nous épouser. Il vaudrait peut-être mieux que tu prennes Germaine...

— Oh ! répliqua-t-il, comment peux-tu me conseiller cette chose ?

Ça me navre le cœur, de vrai ! Mais je suis pauvre et elle est riche, et je n'ignore pas qu'elle l'accepterait, encore que tu n'aies point d'écus.

Il haussa les épaules.

— C'est de toi que je suis amoureux ! reprit-il.

Une rougeur de contentement monta au visage de Tiennette. Elle chercha cependant encore à dissuader Pascal et, bravement, avec un trouble que sa volonté parvenait seule à dissimuler, car elle eût été désolée de le voir se rendre, elle lui dit les luttes qu'il aurait à soutenir pour subvenir à la vie quotidienne quand

ils seraient mariés. Et puis, qui savait ? on se gausserait de lui peut-être par dessus le marché, puisqu'elle ne pouvait rien, mais absolument rien lui apporter en dot.

— Tu m'apporteras ta jeunesse et ta vaillance au travail, répondit Pascal, et c'est bien quelque chose ! Va, mon amie, laissons dire les autres, et soyons heureux à notre façon. Je suis solide et je gagnerai bien pour nous deux, tu verras.

Tiennette écoutait consolée et ravie et ses indécisions tombaient devant la volonté bien arrêtée du matelot de la prendre pour femme malgré sa pauvreté, une si grande pauvreté que l'on se demandait dans le village comment elle faisait pour manger chaque jour et se vêtir proprement, n'ayant plus ni père ni mère.

Elle avait été recueillie dans le temps, à la mort des siens, par son oncle, le vieux Nazaire, un matelot comme Pascal qui habitait Presselles.

Un brave homme, ce Nazaire, un peu... gueulard, mais bon comme le pain, et, la preuve, c'est qu'il aimait l'enfant, la soigna et ne lui reprocha jamais d'être une charge pour lui, bien qu'il fût très à court d'argent à ce que l'on disait, sans doute à en juger par sa piètre apparence.

Tiennette lui garda une vive et profonde reconnaissance de ce qu'il faisait pour elle et l'aima assez pour penser en grandissant ne vouloir jamais le quitter et le soigner lorsque les années, pesant trop sur ses jambes, le forceraient à rester au logis.

Et ça viendrait bientôt maintenant. Bien qu'il adorât la mer et n'eût de plus vive satisfaction que de partir à la pêche dans sa barque, usée et rapiécée comme tout ce qui lui appartenait, le bonhomme ne se sentait plus guère de force à lancer ses lourds filets, ni à manœuvrer les avirons pendant de longues heures.

Alors, Tiennette se dévouerait et tâcherait par sa tendresse et ses prévenances câlines de lui faire moins regretter les vagues berceuses sur lesquelles la petite barque continuerait de se balancer.

II

L'homme propose et Dieu dispose. Tiennette avait 18 ans lorsqu'on lui ramena un soir le vieux matelot sans connaissance et la face congestionnée.

Le médecin constata une attaque et tenta vainement de le sauver ; c'est à peine s'il parvint à lui faire ouvrir les yeux et à prononcer quelques paroles.

— Tiennette... je te donne... c'est pour toi...

Que lui donnait-il le vieux moribond qui de sa vie n'avait rien possédé ?

Sa cahute et sa barque, c'était toute sa fortune ; mais lorsque trois jours après, la jeune fille orpheline pour la seconde fois, se trouva seule, cette cahute et cette barque lui furent bien utiles.

Grâce à eux, elle eut un abri et du pain assurés, car elle loua fréquemment le bateau aux gens de la ville qui voulaient, par les journées claires et reposées, se promener en mer.

Puis chacun l'aïda en lui apportant des filets à raccommoder, ou des hardes à rapiécer.

Elle ne put bientôt plus compter que sur le modeste gain de son travail, car la barque ne lui servit pas longtemps ; le bois en était vermoulu, la mousse s'attachait à ses flancs crevasés et Tiennette en fera du feu l'hiver prochain, quand le vent de mer soufflerait dans sa masure.

Et dire que Pascal voulait épouser cette pauvre !

— Oui je veux ! répondit-il résolument

quand, pour la dixième fois peut-être elle le pria de réfléchir ; je veux ! à toi de refuser si tu en as le courage.

Mais elle ne l'eût pas, et malgré tout ce que les amis du matelot tentèrent pour le dissuader de ce mariage, malgré les moqueries des uns et des autres, ils se marièrent un mois plus tard.

Oh ! par exemple, ce fut une noce sans tambour ni trompette, mais s'ils ne festoyèrent pas le soir, ils ne s'en aimèrent pas moins.

— Deux misérables de plus ! dit-on dans le village.

— Deux heureux de plus ! pensèrent les amoureux.

III

Oh ! comme la brise hurlait sur les falaises. Décembre avait tout gelé sur son passage, et la mer roulait, en même temps que son écume argentée, les gros flocons de neige qui, depuis la veille, tombaient sans interruption.

Tiennette et Pascal, assis mélancoliquement près du foyer éteint, n'osaient se communiquer leurs pensées, leur épouvante du lendemain, car ils avaient dépensé leur dernier sou et, s'il ne restait pas du bois dans l'âtre, il ne restait pas davantage de pain dans la huche.

Pourtant, ils trimaient durs l'un et l'autre. Malheureusement, Tiennette trouvait moins de raccommodages l'hiver parce que les femmes restant chez elles, cousaient elles-mêmes, et Pascal ne gagnait presque rien car on ne part pas en mer avec le brouillard et la neige.

L'horrible temps ! L'air pénétrait, glacial, dans la chambre sans feu et Tiennette soufflait dans ses doigts engourdis pour les réchauffer de son haleine, tandis que le matelot, désespéré de son inactivité forcée, sentait lui monter aux yeux des larmes de rage et presque de honte.

Oh ! la pauvre Tiennette qu'il aimait tant ! Comment fallait-il qu'il la laissât souffrir ainsi !

— Dis, balbutia-t-elle, si... tu brisais la barque ? Nous aurions de quoi nous chauffer au moins !

— Enfin ! répondit-il avec un soupir d'allègement, tu consens ! je n'osais plus t'en parler, mais puisque tu veux bien maintenant, tu verras comme elle sera vite brisée.

— Il le faut bien... répliqua-t-elle tristement. Elle ne nous sert plus à rien et l'hiver est si dur !

— Ne la regrette pas, va, reprit-il, cette vieille barque jusqu'à présent inutile, qui, dans une heure, te redonnera avec la chaleur la force et le courage. Ne la regrette pas ! si nous ne la brûlions, ses planches moisies partiraient lambeaux par lambeaux...

— C'est vrai... fit-elle.

Et, moitié chagrine, moitié souriante à la pensée qu'on allait la détruire et à la perspective de la belle flamme claire et joyeuse qui égayerait le pauvre logis, elle voulut, malgré le mauvais temps, suivre son mari sur la plage afin de rapporter tout de suite la première brassée de bois en attendant qu'il terminât sa besogne.

Oh ! elle ne serait pas longue cette besogne ; quelques bons coups de hache de ci, de là, et ce serait tout.

Tiennette prit sa cape, Pascal emporta ses instruments, et tous deux se dirigèrent vers le coin de la plage où la barque était amarrée. Ils ne se parlèrent plus, le vent après leur coupait la respiration et leurs cœurs battaient fort comme s'ils allaient commettre une mauvaise action.

Ceux du pays avaient bien raison en disant qu'ils seraient misérables !

Et pourtant, Pascal ne regrettait pas d'avoir

épousé Tiennette dont il restait aussi épris qu'au premier jour de leur mariage.

IV

Pan !... pan !! pan !!

De ses bras nerveux et robuste, Pascal lève et abaisse la hache sur la barque qui se brise avec une sorte de gémissement.

Pan !... pan !!

Tiennette, assise sur un galet, ses bras croisés sur sa poitrine, non pour se préserver du froid, mais pour comprimer les palpitations de son cœur. le regarde et écoute.

Chaque coup de hache qui s'abat sur la barque rongée par l'eau de mer, résonne dans sa poitrine et des larmes lui montent aux yeux.

Sans doute elle ne pouvait plus servir, elle était usée, noircie, finie la pauvre barque, mais que de souvenirs elle lui rappelait !

Le vieux Nazaire l'avait déjà quand il la recueillit, mais elle était neuve alors coquette et pimpante, et elle pense à sa joie, à son enthousiasme, quand elle fit avec elle sa première promenade sur l'eau.

Elle la voit encore flotter quand l'oncle partait seul, chargé de ses filets, et loin, se perdre là-bas, à l'horizon bleu, si petite, si légère que sa voile ressemblait à une aile de mouette effleurant les vagues.

Le matelot y tenait, il avait pour elle un attachement particulier, c'était l'œuvre de ses mains et jamais il ne serait monté dans une autre barque quand il partait à la pêche.

Et puis encore, Tiennette ne lui devait-elle pas de la reconnaissance ? Ne l'avait-elle pas aidé à vivre pendant quelques temps après la mort de Nazaire ?

— Il me semble, dit-elle à Pascal que ne troublaient pas les mêmes sentiments ; il me semble que tu frappes une amie !

Il la regarda, abandonna sa hache un instant et, voyant qu'elle pleurait, s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Comme j'aurais voulu t'épargner ce chagrin ! murmura-t-il ; mais hélas nous sommes si pauvres...

Il revint à son travail et pour en finir au plus vite, frappa des deux bras à la fois.

Soudain, sous le coup plus vigoureusement lancé, le bois vola en éclat ; le bois et autre chose aussi qui grince sur la hache et aussitôt un flot de... pièces d'or, s'échappa, roula et s'éparpilla sur la plage.

— Tiennette ! Tiennette ! s'écria le jeune homme, qu'est-ce que cela signifie ? Viens voir !

Elle accourut, se baissa, ramassa une poignée de pièces et, tous deux se croyant le jouet d'un rêve, restèrent là muets et immobiles avec de l'or plein leurs mains !

Pascal, le premier, revint à lui.

— Nous ne rêvons pas, Tiennette, lui dit-il, regarde comme c'est doux et brillant ! Comme cela sonne joyeusement !

Mais enfin répliqua-t-elle stupéfaite, d'où cela sort-il ?

— Qu'en sais-je ? J'ai frappé au hasard sur le coffre, sur le banc que voici.

— Oh ! Comme il y en a ! Comme il y en a !

Elle s'était agenouillée et ramassait en tas ces jolies pièces sonores, tandis que Pascal, soulevant chaque morceau de bois, cherchait d'où elles venaient de s'échapper.

— J'ai trouvé ! cria-t-il tout à coup. Et il apporta à Tiennette la moitié du petit banc sur lequel on s'asseyait dans le bateau et qui, formé de deux planches juxtaposées et solidement clouées, cachaient entre elles une sorte de boîte en fer blanc, longue et plate dans laquelle restaient encore quelques pièces et des billets de banque parfaitement intacts.

Pascal et Tiennette, ahuris, les yeux dilatés, palpaient l'or avec un frémissement de tout leur être et, moins d'une heure après, quand ils retournèrent au logis, ceux qui les rencontrèrent se demandèrent s'ils n'étaient pas devenus subitement fous, à les voir courir comme ils le faisaient, avec des airs si étranges.

V

Le soir même, sans plus tarder, le matelot rendit visite au notaire de Presselles et lui fit part de sa trouvaille, mais le tabellion parut moins étonné qu'il aurait cru et lui demanda simplement à combien s'élevait la somme.

— A douze mille francs, tant en billets qu'en écus, répondit-il.

Comment expliquer cela ? N'était-ce point un miracle ?

Un miracle ? Allons donc ! De ce que Nazaire n'avait jamais dépensé un sou mal à propos, cela ne prouvait pas qu'il fût misérable, et le notaire se souvenait bien qu'un jour, peu de temps après avoir recueilli Tiennette, il était venu le trouver pour le consulter sur le placement d'une dizaine de mille francs environ, mais il s'était ravisé et tout le monde le croyait pauvre, tandis que le vieil Arpagon cachait son argent dans la barque qu'il construisait lui-même vers cette époque.

Bizarre idée cela, il ne fallait pas en disconvenir, mais enfin ce coffre-fort ambulant valait peut-être autant que le flanc d'un fauteuil ou la pailasse d'un lit, puisqu'il passait moins de temps chez lui que dans son bateau.

Et puis c'était son idée, quoi !

Huit jours après Pascal conviait à un grand repas tous ses camarades les matelots, et ce fut une fièvre noire dont on se souvient encore à Presselles.

Depuis cette époque déjà lointaine, leur petite fortune a prospéré ; comme Tiennette s'entendait bien au ménage, comme Pascal travaillait toujours avec vaillance, le matelot est devenu patron d'un beau bâtiment de pêche appelé *L'oncle Nazaire*, en souvenir du vieux bonhomme.

Et voici comment, disent les gens du pays, le désintéressement de Pascal a été récompensé et comment il est devenu le plus riche de son village, en épousant la fille la plus pauvre.

Jean BARANCY.

L'horlogerie en 1898

Extrait du seizième rapport du Comité central de la Société intercantonale des industries du Jura.

La fabrication des montres à l'étranger, ne paraît pas s'être développée d'une façon notable, dans le courant de l'année dernière. Si l'Allemagne marche lentement dans la voie de sa fabrication horlogère, l'Autriche-Hongrie a vu la chute retentissante de la fabrique de St-Gothard et l'exode des ouvriers suisses que de fallacieuses promesses y avaient attirés.

Un exportateur suisse, très au courant des choses d'Allemagne, attire l'attention sur le fait que l'augmentation des droits sur la bijouterie et articles similaires et la circonstance que notre principale place d'exportation, la Chaux-de-Fonds, n'a pas de bureau de douane, est très préjudiciable à la Suisse. Nos maisons suisses, qui exportaient, avec notre horlogerie, beaucoup de bijoux de fabrication allemande, ont dû abandonner aux Allemands ces derniers objets et ce sont des maisons Allemandes qui ex-

pédient maintenant outre mer, une bonne partie de notre horlogerie.

En France, aux Etats-Unis, en Angleterre, la fabrication des montres ne paraît pas en progrès sensible.

Au Japon, les récentes tentatives n'ont pas abouti à des résultats sérieux, ni même alarmants, jusqu'ici du moins.

Comme l'année dernière, la vente aux étrangers que les beautés de notre pays conduisent chez nous à la belle saison, a donné des résultats peu encourageants.

A ce propos on écrit de Genève :

« La vente au détail en horlogerie, bijouterie et branches s'y rattachant a été fort médiocre et s'est particulièrement ressentie de la guerre hispano-américaine, laquelle a retenu chez eux la plupart de nos visiteurs habituels.

« Joignez à cette cause directe de l'absence de voyageurs, celle des droits élevés que la douane américaine fait subir aux articles de notre branche et tout particulièrement les conditions imposées aux particuliers à l'entrée dans ce pays, lesquelles ont engagé nombre d'Américains à s'abstenir de toute acquisition, ou tout au moins à restreindre considérablement leurs achats et vous aurez la raison de la pénurie de la vente au détail dans les articles spéciaux de la fabrique genevoise. »

— Il n'est pas inutile de mentionner, dans ce rapport, un incident survenu dans notre ménage intérieur. Au mois d'avril 1898, la « Société des fabriques de spiraux réunies », formée des cinq fabriques les plus importantes, décrétait subitement une hausse considérable et injustifiée.

Accueilli par d'unanimes protestations, l'acte des fabriques réunies a eu pour conséquence la création d'une Société pour la fabrication de spiraux, groupant trois cents fabricants d'horlogerie, qui a fondé un atelier de fabrication à Genève et un à la Chaux-de-Fonds. Deux autres fabriques ont été montées, une à Besançon et l'autre à St-Imier.

Si nous rappelons cet incident, c'est que nos industriels peuvent en tirer un enseignement sur le danger de vouloir organiser, dans la Suisse horlogère, des trusts à l'américaine.

— L'utilisation des procédés mécaniques de fabrication se développe toujours plus dans nos manufactures de montres, et les fabriques d'ébauches, stimulées par la concurrence, font à leur tour des sacrifices considérables pour livrer des produits toujours meilleurs et susceptibles d'être transformés en montres de bonne qualité.

Les montres issues de nos deux modes de production — fabrique et établissement — reçoivent donc, d'année en année, les améliorations que les progrès de la mécanique permettent de leur donner.

Au point de vue artistique, nous continuons à être à la hauteur de la concurrence et nos écoles d'art et de gravure forment, chaque année, des ouvriers distingués. Mais dans ce domaine aussi, la machine fait invasion et se substitue à l'ouvrier pour certains genres de gravure. Là aussi, l'Allemagne, Pforzheim en particulier, monte des ateliers, complément nécessaire de sa fabrication de boîtes de montres.

Comme conclusion à ce rapport, on peut dire que l'horlogerie suisse maintient sa suprématie sur le marché universel, mais qu'elle pourrait avoir une part plus considérable de l'augmentation de la consommation générale des montres.